FRC.1-8525
Cag
FRC
16682

CONVENTION NATIONALE.

DE LA DÉTERMINATION A DONNER A L'INSTRUCTION PUBLIQUE VERS L'AGRICULTURE;

Par J. M. COUPÉ (de l'Oise.)

. . . . . Sic fortis Etruria crevit
Scilicet, & rerum facta est pulcherrima Roma.
VIRG.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

L'AGRICULTURE est la source de l'abondance, des plaisirs purs & de la santé, la conservatrice de la liberté & des vertus. Si l'orgueil, si le luxe & l'ambition s'en sont éloignés, l'esprit républicain, l'esprit de raison doit nous y ramener; & l'instruction publique, qui doit avoir pour but tout ce qu'il y a d'utile & de bon, doit se porter toute entière vers ces occupations que la nature nous a sagement imposées.

L'instruction publique, devenue oisive & futile, s'est

THE NEWBERRY LIBRARY

portée trop loin hors de son objet ; elle a trop long-temps consisté en discours, en efforts de mémoire, en endoctrinement : elle devroit être toute en évidence & en action.

Que le premier des arts, celui par lequel nous subsistons, celui qui porte sa récompense dans tous nos sens & élève nos pensées vers tout ce que la nature opère d'intéressant, devienne aussi l'exercice de notre esprit, comme il l'est de nos membres. Suivons tous les aspects d'une terre cultivée dans un champ, dans une vigne, dans un jardin ; combinons nos travaux & nos soins avec l'effet des saisons & les progrès de la végétation ; augmentons nos récoltes, perfectionnons nos fruits, nos légumes, & jouissons de la douce abondance que la terre aura produite sous nos mains.

Faisons naître autour de nous les animaux utiles, & soignons nos troupeaux : en vivant près d'eux, nous y éprouverons bientôt des sentimens intéressans, nous les connoîtrons mieux ; & que de choses leurs mœurs naïves & douces nous apprendront !

Quelle instruction encore que le vaste champ de l'industrie de l'homme ! Voyons-le travailler toute la surface de la terre ; façonner les forêts, amollir les métaux, réunir les fleuves, voguer sur la mer, élaborer toute la nature à son usage : que de leçons diverses, quels aspects cet immense travail ne présente-t-il pas ?

Nous formons dans chaque district une bibliothèque publique. Ce ne sera pas sans doute pour une servile bibliolatrie, ni pour la futile érudition qui se surcharge de tous les genres de savoir, mais pour rapprocher de nos concitoyens les hommes vraiment instructifs de tous les pays & des siècles qui nous ont précédés.

Sans doute aussi il conviendra d'y joindre un cabinet d'histoire naturelle & de physique, avec un jardin suffisant pour contenir les plantes usuelles nécessaires aux médicamens des hommes & des animaux, & qu'il est utile de rendre communes.

Deux hommes instruits & vertueux suffiroient à chacun de ces établissemens : l'un pour les expériences physiques, les connoissances d'histoire naturelle ; l'autre pour diriger les lectures, former le goût & donner des explications aux personnes de tout âge, qui se présenteroient à la bibliothèque.

Au lieu de ces études enfermées & sédentaires qui ne donnent que des idées forcées, & qui sont si funestes d'ailleurs à la santé, comme au caractère des enfans, ils présenteroient aux adolescents, aux personnes de tout âge, des lectures libres, les grands hommes eux-mêmes, avec leur ame & leurs pensées.

Au lieu de systèmes de commentaires, ils présenteroient les minéraux, les animaux, les plantes ; ils feroient parler les effets physiques. Qui est-ce qui n'entend pas ce langage, & quel autre peut élever la conception à une plus grande hauteur ?

Comme nous ramenons tout à l'avantage de la société & aux idées pratiques des arts, il seroit important que la bienfaisance nationale formât dans chaque district deux ateliers-hospices : l'un pour recevoir & occuper les personnes âgées & indigentes ; l'autre pour élever & former aux arts & métiers les enfans abandonnés & estropiés. C'est là que l'on verseroit les secours publics, & l'on y porteroit toutes les machines & inventions de l'industrie. Ce seroit encore une école où les enfans des autres citoyens pourroient aller faire leur apprentissage.

Les professeurs iroient souvent y fraterniser, accompagnés des personnes qui suivroient leurs instructions, leur feroient observer tout ce que l'industrie humaine a d'intéressant, & leur en feroient naître le goût.

Mais ils porteroient sur-tout l'attention de leurs disciples vers l'agriculture, ses travaux & ses délices. Ils ne les mèneroient pas aux sociétés, ni dans les cabinets de ceux qui imaginent des semoirs, des machines à battre les grains, ou qui cultivent dans des pots; mais ils les conduiroient vers ceux qui travaillent la terre au soleil & aux vents, qui nettoient leurs champs avec ardeur, & leur donnent les meilleurs labours, qui savent les ranimer sans cesse, soit par des engrais, des mélanges, soit par d'habiles alternations. Nos professeurs en ce genre sont le jardinier, le laboureur, le vigneron; nos leçons sont dans le champ le mieux cultivé, dans la vigne la mieux tenue, dans le verger le plus riche; notre instruction en ce genre, comme nos richesses, sont des pépinières, des greffes, des récoltes, & des productions des plus belles espèces.

Voilà où il sera toujours délicieux de conduire les jeunes gens; voilà où ils concevront naturellement l'envie d'aller se mettre à cultiver aussi une petite habitation, chacun selon son goût. Ainsi reviendra insensiblement la petite culture, la vie pure & paisible, loin de la corruption des villes, de leur molleſſe & de leur vain babil. C'est encore cette position indépendante que choisit l'homme libre: c'étoit ainsi que les Germains, nos ancêtres, avoient disposé leurs habitations: *colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit.* (Tac. *de Mor. Germ.*)

Au lieu de la science qui s'enferme dans un cabinet, de l'opulence qui s'élève à la domination, rendons les

hommes vrais enfans de la terre, exerçant leurs membres par un travail salutaire, se nourrissant d'alimens sains qu'ils cultivent eux-mêmes, suivant avec intérêt & connoissance la production des végétaux, qui naissent, fleurissent, fructifient sous l'action de l'atmosphère & des saisons, & créateurs en quelque sorte de leur verger, de leurs vignes, de leur moisson.

Cyrus se faisoit un plaisir de cultiver un verger & des pépinières. Je demande à tous ceux qui en cultivent, s'ils en ont éprouvé ailleurs un plus plus & plus vrai.

Le travail rend les idées saines : celui de la terre tient sans cesse l'homme en face de la nature, du ciel, des élémens. Voilà son livre, & il ne lui donne pas d'idées fausses.

Et après cela, vous comparerez une nation ainsi élevée, avec une nation noble ou financière, comme vous comparez un enfant campagnard avec un petit citadin ; & vous verrez où sont la liberté, les pensées fortes, comme le bon jugement & la vigueur des membres.

Telle est la nature de l'enseignement que je crois propre aux districts. C'est ainsi qu'autrefois les Romains qui aimoient la liberté & les vertus, envoyoient loin de Rome, loin de la Grèce même, leurs enfans à Marseille : *locum græcâ comitate & provinciali parcimoniâ mixtum ac bene compositum.* (Tac. *de vitâ Agric.*)

PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

A la bibliothèque publique de chaque district sera joint un cabinet de physique & d'histoire naturelle, avec un jardin suffisant pour contenir les plantes usuelles servant à la guérison des hommes & des animaux.

II.

Il y aura dans cet établissement deux hommes instruits pour le tenir & instruire tous les citoyens qui se présenteront à eux; l'un pour la connoissance des livres & de la littérature, l'autre pour les démonstrations & connoissances naturelles. Ils donneront en outre alternativement cinq leçons par décade.

III.

Il y aura dans chaque district deux ateliers-hospices; l'un pour élever les enfans abandonnés, l'autre pour recevoir les personnes indigentes & infirmes.

IV.

C'est dans ces ateliers que seront versés les secours nationaux, & on y établira les différens arts & métiers propres à les occuper, & à former une école d'apprentissage pour les enfans des autres citoyens.

V.

Les professeurs y conduiront fréquemment les différentes personnes qui suivront leurs leçons.

VI.

Ils dirigeront sur-tout l'attention des jeunes gens vers l'agriculture & les occupations rurales, soit pour leur en donner la connoissance, soit pour perfectionner celle qu'ils auroient déja. Ils les mèneront fréquemment chez les plus laborieux cultivateurs, leur feront observer la manière de tenir une vigne, un légumier, une pépinière, un troupeau; la meilleure méthode de faire le vin, le cidre, la manière de monter & conduire une charrue, d'apprêter les grains pour les semailles, de disposer les engrais, les mélanges, de varier les alternages des recoltes, de tenir les bois, de les abattre, d'examiner & d'apprécier les nouveaux essais, &c.

VII.

Ils leur feront mettre par-tout la main à l'œuvre, & n'oublieront rien pour faire éclore en eux le goût de la chose, & l'émulation entre eux.

De l'extraction du vitriol des terres-houilles des bords de l'Oise, des engrais & mélanges pour améliorer les terres.

Par J. M. COUPÉ (de l'Oise.)

CITOYENS,

Nous tirons le vitriol de l'étranger, & nous en avons chez nous que l'on foule aux pieds & que l'on détruit.

La rivière d'Oise a formé dans les vastes alluvions qu'elle avoit jadis, des dépôts de végétaux & de sédimens ferrugineux qu'elle charrioit des Ardennes. Ses anciennes tourbières & marais sont entremêlés de couches vaseuses, de végétaux stratifiés, & de gazons paladeux qui y recroissoient ensuite. Ces bans de houille sont à présent plus ou moins recouverts par les atterrissemens postérieurs.

Leur aspect a fait croire qu'ils étoient le commencement des bancs de charbon de terre. On a fait des fouilles; mais après ces bancs on n'a trouvé que des lits absolument terreux ou calcaires, & la matière fondamentale du globe.

Cependant la terre-houille extraite s'étant deſſéchée à l'air, les pyrites dont elle étoit remplie la firent enflammer ſpontanément. On répandit ſa cendre ſur les champs, où elle produiſit un puiſſant effet. On a continué à extraire cette terre-houille, on la laiſſe s'enflammer, & on en vend la cendre.

Tout en continuant de procurer ce produit à l'agriculture, il eſt dans cette matière une autre ſubſtance avantageuſe aux arts, & aiſée à obtenir. Elle eſt imprégnée de vitriol martial, & même tout le ſol extérieur du pays en préſente des efflorescences à ſa ſuperficie, pendant la deſſication de l'été.

Il ſuffiroit donc de répandre la terre houille à l'air, de l'y laiſſer bien effleurir, &, par des lotions & des lixiviations, il ſeroit aiſé d'obtenir tout ce qu'elle contient de ſalin.

Il faudra enſuite faire évaporer, & la terre houille elle-même fournira le combuſtible. On choiſira pour cela les parties noires végétales & bitumineuſes: elles ſont moins chargées de vitriol que les parties terreſtres & vaſeuſes: celles-là ſeront ſéparées pour la lixiviation.

Ainſi les fourneaux fourniront toujours de la cendre pour l'agriculture; & la partie leſſivée, ſemblable aux charrées des blanchiſſeuſes, pourra redevenir utile pour diviſer les terres fortes, mettre au pied des arbres, & pour adoucir par leur mélange la trop grande cauſticité de cette eſpèce de cendre.

Voici l'extrait de l'analyſe de cette terre-houille que Sage préſentoit à l'académie des ſciences en 1766.

» Deux livres ont produit, par la distillation,

» 1°. Eau pure inodore.....	2 onces
» 2°. Eau qui avoit l'odeur d'œufs » pourris, & sur laquelle nageoit » un peu d'huile blanchâtre.....	10
» 3°. Eau blanchâtre d'une odeur » encore plus désagréable.....	2
» 4°. Il a passé en même temps une » huile épaisse, fétide & légère...	4 gros
» 5°. Du sel ammoniac vitriolique..	
» Le résidu noir pesoit.....	1 liv.
	1 liv. 14 onces 4 gros.

« Ce résidu est composé de charbon végétal & de pyrite » dont l'acide sulfureux s'exhale pendant la torréfaction, » opération par laquelle il perd la moitié de son poids. » Il reste une cendre rougeâtre qui produit par la lessive » du vitriol martial & de la sélénite. »

Dans la déflagration spontanée qui se fait en grand dans le pays, les principes bitumineux & vitrioliques qui s'évaporent, répandent une odeur désagréable & une fumée qui brûle les arbres & les champs du voisinage : une partie du vitriol est détruite ; il en reste encore cinq onces très-pur & quatre gros de sélénite dans deux livres pesant de cendres.

Par ces principes & par sa qualité de calcination, cette cendre est violente & caustique. Elle n'est pas profitable dans le pays-même dont le sol est vitriolique. On l'emploie avec plus de succès sur les terres douces du ci-devant Vermandois, du Santerre, du Beauvoisis, du Vexin.

Par-tout il faut l'employer avec précaution & par un temps un peu humide. Répandue sur les plantes les plus fortes, les fourrages, les trefles, les luzernes, elle les effeuille encore par le bas, & il seroit prudent de l'adoucir par un mélange de poussière, de terreau de fumier, ou de bonne terre végétale.

Ceci nous conduit à la considération générale de divers engrais, qui sont la vie & la richesse de l'agriculture. La bonne culture est connue, & le cultivateur laborieux possède toute la physique des champs. Il ne se borne pas à la routine commune, aux fumiers des animaux, ni à la simple production d'une récolte. Il ne se contente pas d'approprier ses labours aux sols, de répandre de la craie sur les uns, de la chaux & de la cendre sur les autres: il parvient encore à les améliorer d'une manière permanente, & à changer leur nature.

Tout sert au cultivateur intelligent & laborieux: la terre lui offre tous ses matériaux & tous les principes des siècles précédens à remettre en végétation: les couches souterreines d'ancien sol végétal ou limoneux, les terres-houilles & grasses, les terreaux ou tourbières, les craies, les marnes, les faluns: il suffit de les reporter sur les champs, & de les y répandre dans de justes proportions, souvent de transporter une terre d'un champ dans un autre, des limons sur un sol aride, ou simplement du sable sur un fond compact.

Tout cela n'est ni nouveau, ni ignoré. Mais comment un fermier passager tentera-il ces entreprises, s'il n'est pas assuré du temps d'en jouir? C'est à l'autorité publique à faire entendre sa voix, moins encore pour ordonner que pour encourager & faciliter. Qu'elle parle: le sol va être par-tout enrichi, & l'industrie en tirer tous ses

trésors. L'esprit de la République doit connoître le prix de la terre, & multiplier la subsistance de tous. Il doit rectifier l'imprévoyance de l'égoïste, & servir même l'intérêt particulier, en le dirigeant vers le bien général.

Ier PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Tout fermier qui s'engagera à craner ou marner les terreins qu'on lui afferme, à en corriger & améliorer le sol par l'apport de terres propres à l'ameublir ou à le corroborer, à y faire des fossés de desséchement, ou à y conduire des irrigations, obtiendra un bail de vingt ans; & s'il y fait des plantations d'arbres à fruit, il obtiendra un bail de trente ans.

II.

L'agent national de chaque district fera reconnoître sur les terreins nationaux à vendre, s'il se trouve des marnières, des falunières, des tourbières qu'il soit possible d'ouvrir au public, & il en fera son rapport à la Convention nationale d'ici au premier pluviôse.

II.e PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Les personnes qui voudront entreprendre l'extraction du vitriol des terres-houilles de l'Oise, soit en s'associant aux propriétaires, soit en faisant des fouilles pour elles-mêmes, se présenteront à l'agence des mines avec leurs plans & procédés.

II.

Sur ſon avis, il ſera accordé une avance de ſix mille livres à celui qui promettra le plus heureux ſuccès.

III.

A la fin de la deuxième année, l'établiſſement ayant réuſſi & étant en pleine activité, il lui ſera encore accordé la même ſomme pour lui donner plus d'étendue.

IV.

Alors il ſera ſurſis à toute brûlerie de terre-houille en maſſe, & il n'en ſera plus exploité que pour l'extraction du vitriol & les cendres qui en devront provenir.

Parti que l'on peut tirer des feuilles sèches des Bois.

Par J. M. COUPÉ (de l'Oise.)

CITOYENS,

Je viens attirer votre attention sur une matière vile & dédaignée, qui peut cependant produire un avantage réel : les feuilles sèches des bois. On les foule aux pieds, & elles y pourrissent entassées.

Il est quelques pays où le peuple va les ramasser, comme le besoin fait ramasser le chaume, la bouze de vache même. Elles servent à le chauffer pendant l'hiver, & lui fournissent encore une cendre légère & blanche pour lessiver son linge.

L'hiver qui s'approche sera peut être rude : pour épargner les bois, il seroit bon de lever les difficultés, s'il en existe en quelques endroits, pour que le peuple puisse aller ramasser ce combustible auquel on ne pense pas.

D'ailleurs la soude est rare. On pourroit la réserver pour

les besoins les plus indispensables, & y suppléer pour les lessives par une grande abondance de cendres; & d'ailleurs elles sont moins rudes au linge que la soude ou la chaux. Or, les feuilles sèches des bois, les fougères, les mousses, les bruyères, peuvent en fournir une immense quantité.

Il seroit donc important de mettre à profit cette partie des végétaux qui tombe tous les ans en tas sous nos pieds; & il faut, non-seulement que le peuple soit libre par-tout d'aller les ramasser pour sa chauffe, mais encore l'exciter pendant cette saison morte à aller en faire des amas pour les brûler dans les bois & en apporter les cendres dans nos grandes communes pour les lessives & les salpetreries; & les municipalités qui encourageront ce genre de travail & qui procureront la facilité nécessaire pour le transport & la vente des cendres, auront contribué à procurer des salaires aux femmes, aux vieillards indigens, & une matière utile à nos besoins économiques.

Ménageons par-là nos bois eux-mêmes, & évitons autant qu'il est possible, d'en faire des abattis pour les convertir en cendres.

PROJET DE DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Il est permis à toute personne d'aller ramasser les feuilles & les herbes sèches des bois, soit pour se chauffer, soit pour les y convertir en cendres.

II.

Les municipalités sont chargées d'exciter les personnes

de leur commune, qui seroient sans ouvrage cet hiver, d'aller ramasser en tas les feuilles & herbes sèches des bois, même hors de leur territoire, pour les y convertir en cendres, & de leur procurer soit par elles-mêmes, soit auprès de l'administration du district, les facilités nécessaires pour la vente & pour le transport de leurs cendres.

III.

Elles veilleront en outre à ce que les brûleries ne causent point d'accident, & recommanderont de tenir sèchement les cendres sous des huttes couvertes.

Nouvelles Observations sur l'établissement des pépinières de mûriers blancs et la propagation des petites éducations des vers à soie.

Par J. M. COUPÉ (de l'Oise.)

CITOYENS,

Les pépinières de mûriers blancs proposées au nom du comité d'agriculture, & les petites éducations des vers à soie, qui s'établiront par-tout avec cet arbre, ne peuvent s'ajourner indéfiniment. Les raisons que l'on a alléguées dans le temps n'ont eu rien de bien précis, & ne parurent être que des inquiétudes : quelques personnes ont craint peut-être de voir diminuer le prix des soies du Midi. Mais les soies de ces contrées ne sont pas suffisantes pour entretenir nos manufactures : il faut en tirer annuellement de l'étranger ; & n'auroit-on pas autant de satisfaction à voir porter ces sommes à Caen, à Rheims, à Dijon, qu'à Livourne ou à Smyrne ?

On a dit vaguement que le mûrier blanc étoit difficile à acclimater. Voici à ce sujet le témoignage d'un cultivateur connu, le citoyen la Varende, des environs de Caën :

« J'ai semé de la graine de mûriers venue d'Avignon ; » elle a trouvé le sol & le climat si favorables, qu'au » bout de quatre à cinq ans, j'ai commencé l'éducation » de quelques vers à soie. J'avois 1500 pieds de mûriers » en pépinière. J'ai fait faire un dévidoir sur le modèle de » ceux de Vaucanson ; j'ai tiré quelque peu de soie d'assez » bonne qualité : j'en ai donné des échantillons à des » marchands de Tours, qui viennent à notre foire de » Caën, & qui m'en ont fait un rapport assez favorable.

» Mais ayant été obligé de quitter la terre où étoit » ma plantation, je n'abandonnai pas sans un grand » regret ces arbres qui étoient d'une beauté admirable. » J'en fis le sacrifice au maréchal d'Harcourt, qui les a » fait planter dans la terre de ce nom. Ils y sont de la » plus belle venue : il a récolté plusieurs livres de soie ; & » cet essai est suffisant pour démontrer que l'on peut y » avoir des vers à soie.... J'ai planté en 1768 quelques » pieds de mûriers dans ma nouvelle habitation : ils » n'ont pas à présent moins de 40 pouces de circonfé- » rence au bas de la tige ».

Il faut des pays chauds, a-t-on dit, pour les vers à soie.

Mais on ne peut ignorer que l'on en élève en Suisse & en Allemagne.

Il réussit difficilement, a-t-on dit encore, même dans les pays chauds : il y éprouve bien des maladies, & il est tué par les orages.

Juſtement les orages ſont ici plus tardifs & moins violens, & en général la température lente & moins active de nos climats eſt plus favorable pour conduire ſans accident le ver à ſoie à ſon parfait accroiſſement.

La Tourraine en nourrit aujourd'hui une très-grande quantité. Cependant ce pays, arroſé par cinq grandes rivières qui y produiſent beaucoup d'humidité & y donnent lieu à des courans d'air très-froids, eſt encore expoſé à des brouillards malfaiſans qui altèrent tous ſes végétaux; & le beau climat de Paris, de Soiſſons, ne ſeroit pas propre à y élever cet inſecte? Tous les étés on le voit réuſſir entre les mains des enfans & des écoliers.

On craint que les ſoies ne ſoient pas d'une bonne qualité.

Ici ſe préſentent l'expérience & le témoignage d'un homme qui eſt parfaitement verſé dans cette partie, le citoyen Lejeune.

« Les ſoies de Tourraine, dit-il, égalent, pour le » brillant & la beauté, les ſoies du Languedoc, & elles » ont plus de force & de ſolidité : la preuve en eſt » qu'elles ſont ſingulièrement recherchées pour la fabri- » cation des bas, qui exige une ſoie forte, liſſe & qui » ne ſoit pas coronneuſe. Et ſur cette qualité de la ſoie, » on a une obſervation conſtante : c'eſt que plus le ver » à ſoie s'approche des pays ſeptentrionaux, plus il a » appetiſſé & épaiſſi ſa coque pour rendre ſa retraite plus » impénétrable & plus chaude. Auſſi les cocons de vers » bien acclimatés ſont-ils, dans ce pays, petits & très- » fermes, tandis que les graines d'œufs tirées de l'Archi- » pel & des échelles du Levant, donnent des cocons doux

» ou trois fois plus gros, mais sans solidité, & connus » sous le nom de *boufes*.

» En 1774, Duclozel, intendant de Tours, me donna » des œufs de vers à soie blancs, de Nanquin; l'année fut » favorable: les vers s'élevèrent parfaitement bien, quoi- » que délicats à soigner & un peu plus petits que les » autres. Ils donnèrent des coques d'une blancheur éblouis- » sante & grosses comme de petits œufs de poule. Au » filage ils rendirent à peine la moitié du poids des » cocons acclimatés: le tirage en étoit difficile, parce » qu'ils se ployoient & se fondoient, pour ainsi dire, » dans la bassine. J'eus quelques flottes de superbe soie de » Nankin; mais le marchand refusa de la payer sa vraie » valeur, & ceux qui avoient pareillement élevé de ces » œufs convinrent avec moi qu'il n'y avoit ni avantage ni » profit ».

Mais prenons dans la France même deux points de comparaison connus par l'expérience, & qui confirment l'observation du citoyen Lejeune. En Languedoc même, les soies du Vivarais, cueillies dans la montagne, sont plus fortes & plus lisses que celles de la plaine.

Il se présente un nombre d'expositions favorables dans toute la France, où le mûrier ne peut manquer de réussir, où la soie sera d'une bonne qualité; & son heureux sol nous accuseroit de notre négligence.

Il y a trente-cinq ou trente-six ans, une jeune Languedocienne, mariée à Sens, se mit à élever avec des feuilles de mûrier noir une assez grande quantité de vers à soie; elle en filoit elle-même la soie, & venoit vendre sa récolte à Paris: elle avoit fait planter quel-

ques mûriers blancs; mais enſuite elle & ſon mari quittèrent le pays. Cet exemple a excité un moment de curioſité; mais il n'a pas ſuffi pour donner l'impulſion & être imité.

Si le gouvernement eût ſu profiter de la circonſtance, encourager cette femme induſtrieuſe en la fixant dans le pays, & en en appelant d'autres, cette ville, qui eſt parfaitement ſituée, verroit des plantations de mûriers dans ſes environs, & ſe trouveroit enrichie d'une branche précieuſe d'induſtrie.

On a dit, pour motiver l'ajournement, qu'il falloit laiſſer agir l'intérêt des particuliers; qu'ils ont toute la liberté, & que chacun peut faire dans le département qu'il habite l'établiſſement qu'il lui plaira.

Mais que l'on ſe rappelle que les contrées même du Midi ne récolteroient pas une once de ſoie, n'auroient pas un mûrier, ſans la perſévérance de Colbert, qui faiſoit malgré les habitans planter de ces arbres, à meſure qu'ils les arrachoient ou les coupoient, & qui enfin, pour les conſerver, payoit annuellement vingt-quatre ſous d'entretien par pied d'arbre.

Ce n'eſt qu'avec effort, & en luttant contre tous les intérêts particuliers, que le bien général s'établit. Mais la prévoyance publique n'eſt pas reſſerrée dans les limites d'un département; elle voit les choſes en grand; elle franchit les hommes & les temps, voit le bien commun que le particulier n'apperçoit pas, & en prépare les fruits pour la poſtérité.

La République ne fera-t-elle pas ce que la monarchie a fait? La Convention nationale n'a qu'à parler, & les

pépinières de mûriers vont se former. Et l'on peut les établir, soit d'une manière particulière, sous la surveillance des professeurs du Muséum national des plantes, ou par les pépiniéristes des environs de Paris, la République s'engageant à leur payer à tant le cent de plants d'un an ou deux pour le distribuer, soit en comprenant le mûrier dans les pépinières générales que je vais proposer à la Convention nationale.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
VENDÉMIAIRE AN III.